

L'équipement électronique de surveillance des super-puissances nous offre un autre exemple. Plus ces avions et navires spécialement équipés peuvent approcher le territoire de l'autre nation, meilleur sera le résultat de leur surveillance. Mais à quelle distance est-on trop près, surtout dans un monde où les limites territoriales sont encore sujettes à contestation? La règle tacite mais non officiellement reconnue semble être : si un avion de reconnaissance est abattu lors de sa première approche d'un objectif déterminé, l'incident est étouffé; mais s'il est abattu au cours d'un second survol du même objectif, il s'agit d'un grave incident international. Thomas Schelling, économiste d'Harvard et spécialiste de la théorie des jeux, a décrit ainsi ce phénomène interactionnel :

Nous semblons avoir une certaine compréhension des règles de circulation concernant les bombardiers patrouilleurs; il existe apparemment certaines lignes que nous ne franchissons pas, lignes que les Russes savent probablement reconnaître et au-dessus desquelles ils peuvent dans une certaine mesure contrôler le passage. C'est là certainement une contrainte que nous respectons unilatéralement de façon à réduire les malentendus et les alertes. Autant que je sache, les règles de circulation ne sont pas communiquées explicitement, mais simplement par le fait qu'on se comporte en accord avec elles (peut-être *manifestement* en accord avec elles) et probablement qu'on a choisi les lignes de démarcation en sorte que leur signification fut reconnaissable. (...) *On peut douter qu'un document écrit soit susceptible de renforcer encore cette compréhension tacite* [158] (c'est moi qui souligne).

Dans les zones où les sphères d'influence entre pays ne sont pas suffisamment définies et reconnues, la situation est dangereusement instable et explosive, par exemple en Asie du Sud-Est et au Moyen-Orient. Dans de telles régions, les protagonistes s'en remettent en général à ce que Hitler appelait la tactique du salami; à savoir créer l'un après l'autre des faits accomplis en veillant soigneusement à ce que chacun soit assez petit pour ne pas obliger la partie adverse à risquer un conflit généralisé.

11

L'interdépendance

Deux Juifs se rencontrent en wagon dans une station de Galicie. « Où vas-tu ? » dit l'un. « A Cracovie », dit l'autre. « Vois quel menteur tu fais ! s'exclame le premier. Tu dis que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg. Mais je sais bien que tu vas vraiment à Cracovie. Pourquoi alors mentir ? »

Freud, le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient

Nous savons tous de quoi il s'agit lorsqu'une chose dépend d'une autre. Mais quand l'autre chose dépend de la première à un degré égal, de sorte qu'inévitablement elles s'influencent réciproquement, on dit qu'elles sont interdépendantes. C'est le cas des exemples du chapitre précédent : le comportement de chacune des parties impliquées détermine celui de l'autre et en est déterminé. Et nous avons déjà vu que ce renversement de perspective inscrit dans la structure — le fait qu'une interaction est presque toujours circulaire, la cause produisant l'effet et l'effet se changeant en cause pour rétroagir (*feed back*) sur la cause initiale — conduit à des visions du monde très différentes.

Le dilemme des prisonniers

La meilleure introduction au concept d'interdépendance sera sans doute le modèle théorique du jeu « Le dilemme des

prisonniers », énoncé et ainsi nommé par Albert W. Truckler, professeur de mathématiques à Princeton. Dans sa version originale, un magistrat d'instruction tient deux hommes pour suspects d'un vol à main armée. Les preuves manquent pour porter l'affaire devant les tribunaux; il fait donc convoquer les deux hommes. Il leur dit avoir besoin d'eux pour les faire inculper; sans quoi, il peut seulement les poursuivre pour détention illégale d'armes à feu, délit les faisant encourir une peine de six mois de prison. S'ils avouent tous les deux, il leur promet la sentence minimale pour vol à main armée, soit deux ans. Mais si un seul avoue, il sera considéré comme témoin officiel et relaxé, tandis que l'autre prendra vingt ans, le maximum. Puis, sans leur donner l'occasion d'élaborer une décision commune, il les fait enfermer dans des cellules séparées, d'où ils ne peuvent communiquer.

Que faire dans ces conditions peu communes? La réponse paraît simple : puisque six mois de prison est de loin le moindre mal, il vaut mieux pour eux ne rien avouer. Mais à peine ont-ils abouti à cette conclusion dans la solitude de leur cellule, qu'un doute leur vient à l'esprit : « Et si mon compagnon, qui parviendra certainement et avec raison à la même conclusion que moi, profiterait de la situation pour avouer? Il s'en tirerait sans autres frais et moi j'en prends pour vingt ans. A bien y réfléchir, je ferais mieux d'avouer. Et si lui n'avoue pas, c'est moi qui suis libre. » Mais alors vient immédiatement une nouvelle pensée : « Si je fais ça, non seulement je trahis la confiance qu'il a en moi, que je prendrai la décision la plus avantageuse pour *tous les deux* (à savoir ne pas avouer et s'en tirer avec six mois), mais en outre, à supposer qu'il soit aussi peu digne de confiance que je le serais en agissant ainsi, il aboutira exactement à la même conclusion : nous avouerons tous deux et nous serons condamnés à deux ans — résultat bien pire que les six mois risqués si nous nions tous deux. »

Tel est leur dilemme et il n'a pas de solution. Même si les prisonniers trouvaient le moyen de communiquer pour prendre une décision commune, leur sort dépendrait encore du degré de confiance qu'ils ont l'un en l'autre : sans confiance, le cercle vicieux ne cessera de recommencer. Et en réfléchissant plus avant,

chacun ne manquera pas de se rendre compte que cette confiance en l'autre dépend largement de la confiance qu'il inspire à l'autre, qui est à son tour déterminée par le degré de confiance qu'ils ont l'un pour l'autre, et ainsi de suite *ad infinitum*.

Dans la vaste littérature sur ce modèle particulier d'interaction, le travail faisant le plus autorité reste le livre d'Anatole Rapoport et Albert M. Chamah [139]. On trouvera dans un récent article de Rapoport publié dans le *Scientific American* [140] un excellent résumé, très concis, du « dilemme des prisonniers », son rapport à des notions extra-rationnelles telles que confiance et solidarité, et sa place dans la pensée mathématique moderne.

On présente d'habitude le « dilemme des prisonniers » sous la forme d'une matrice à quatre cellules. Deux joueurs, A et B, peuvent jouer deux coups chacun, à savoir a_1 et a_2 pour le joueur A, b_1 et b_2 pour B. La figure ci-après représentant une telle matrice montre simplement que si A choisit a_1 et B b_1 , ils gagneront cinq points chacun. Mais si B choisit l'autre possibilité, b_2 , A perdra cinq points et B gagnera huit points. L'inverse se produit si le résultat de leur choix est a_2 , b_1 . Enfin, s'ils choisissent a_2 , b_2 , ils perdent chacun trois points. Les deux joueurs connaissent les gains et les pertes définis par la matrice. Puisque leur choix doit être simultané, sans possibilité de communiquer pour parvenir à un accord (que l'autre joueur pourrait bien entendre rompre à n'importe quel moment du jeu), ce simple modèle mathématique contient l'essence et le caractère désespéré du « dilemme des prisonniers », comme le lecteur pourra s'en rendre compte en y jouant avec quelqu'un — de préférence pas un ami.

Des situations réelles de ce type sont beaucoup plus fréquentes qu'on ne pourrait s'y attendre. Elles se produisent chaque fois que deux personnes ou plus sont en état de désinformation pour prendre une décision commune au sujet de laquelle elles ne peuvent communiquer pour une raison ou pour une autre.

Dans les relations humaines, et le mariage en particulier, la communication est d'habitude toujours possible, mais il peut arriver aux partenaires de vivre un « dilemme des pri-

		Joueur B	
		b_1 →	→ b_2
Joueur A	a_1 →	+5 / -5	-5 / +8
	a_2 →	-5 / +8	-3 / -3

somniers » chronique, s'ils ne se font pas assez confiance pour choisir les solutions les plus avantageuses pour *tous deux*. Pour reprendre les termes de la matrice, ils se rendent compte que la décision la plus raisonnable et souhaitable serait a_2, b_1 , parce qu'elle garantit à tous deux un confortable profit. Mais nous avons vu qu'ils ne peuvent aboutir à cette décision qu'en se faisant mutuellement confiance; en l'absence d'une telle confiance, la seule décision « sûre » est a_1, b_2 , qui revient à une vie commune de désespoir tranquille.

C'est exactement le même dilemme qui a empoisonné les pourparlers sur le désarmement, depuis la Société des Nations jusqu'à nos jours. Si l'on suit le cours de ces négociations, il devient évident que toutes les nations sont d'accord sur l'objectif — désarmement à grande échelle, sinon total — mais qu'il ne peut être atteint que sous la condition d'une confiance mutuelle. Or, on ne peut imposer la confiance ni la provoquer délibérément. En vérité, on ne peut même pas l'intégrer à un traité comme on intègre le nombre de sous-marins nucléaires

ou les détails d'un système de missiles antibalistiques. Une large part de ces interminables négociations semble ainsi gâtée par la tentative de traduire la confiance en un langage qui n'a pas de mots pour elle. L'humanité se trouve, en attendant, menacée d'extinction nucléaire, tandis que la seule solution raisonnable (décision a_2, b_1) est impossible, et que les négociations s'enfoncent dans un cercle vicieux, se déroulant sur les trois autres cellules de la matrice.

Y a-t-il un espoir que les nations montrent jamais ce degré de confiance limité dont sont capables, au moins occasionnellement, les individus dans des situations comparables, pour éviter le piège ultime et mortel de la rationalité pure? On ne saurait le dire, mais il y a une lueur d'espoir : au cours des pourparlers Nixon-Brejnev de juin 1974, le gouvernement des États-Unis montra clairement son intention de ne pas construire la base de missiles antibalistiques (MAB) prévue aux termes du traité de 1972 sur l'armement nucléaire. Face à cette décision unilatérale, les Soviétiques se sentent, semble-t-il, suffisamment en confiance pour renoncer à la construction de leur seconde base MAB (de l'autre côté des montagnes de l'Oural). Cet épisode fut à juste titre accueilli comme un tournant historique dans les relations entre les deux pays; il n'a été rendu possible qu'après qu'une des deux parties eut unilatéralement abandonné le langage de la pure rationalité, pour avancer d'un pas dans la confiance que l'autre partie n'en tirerait pas avantage. Les États-Unis se sont, autrement dit, exposés à tous les risques comportés par la confiance et qui la rendent si « déraisonnable ».

Cela nous amène à un dernier mot sur le « dilemme des prisonniers ». Quand nous disons tout à l'heure que le paradoxe n'avait pas de solution, nous ne disons vrai que dans le cadre de la situation existant entre le magistrat d'instruction et ses deux prisonniers, à savoir la matrice à quatre cellules. Le mathématicien Nigel Howard [74], de l'université de Pennsylvanie, a introduit à ce paradoxe une étonnante annexe impliquant ce qu'il appelle une théorie des méta-jeux et montrant qu'une solution existe à un niveau supérieur. Présenter la démonstration d'Howard dépasserait le cadre de ce livre, mais on ne saurait

trop insister sur son importance. Rapoport résume ainsi ses implications pratiques :

Pour être intuitivement comprise et admise, la solution formelle du « dilemme des prisonniers » a encore besoin d'être transposée dans un contexte social. Cela fait, le « dilemme des prisonniers » méritera alors une place au musée des ex-paradoxes célèbres, aux côtés des incommensurables, d'Achille et de la tortue, et des barbiers tentant de décider s'il leur vaut mieux se raser eux-mêmes [140].

Je laisse aux spécialistes de la théorie des jeux le soin de déterminer si le tournant dans le traité MAB n'est peut-être pas une première transposition de la solution d'Howard dans un contexte social.

Ce que je pense qu'il pense que je pense

A côté de la confiance, un facteur important dans le « dilemme des prisonniers » est l'impossibilité physique de communiquer et par conséquent de se mettre d'accord sur la meilleure décision. S'il faut dans ces conditions parvenir à une décision interdépendante, que reste-t-il à faire? La réponse n'est pas simple, et comme c'est si fréquent avec les problèmes épineux, il vaut mieux se demander : que ne doit-on pas faire?

Il ne faut évidemment pas essayer de prendre une décision sur la base d'un jugement *personnel* (le seul qui compte dans une décision non interdépendante). Ma décision doit au contraire se fonder sur la meilleure prévision possible de ce que l'autre considérera comme la meilleure décision. Et exactement comme dans le cas des deux prisonniers, sa décision sera à son tour déterminée par ce que *lui* pense que *je* pense être la meilleure décision. En l'absence d'une communication libre et ouverte, toutes les décisions interdépendantes sont fondées sur cette rétrogression théoriquement infinie de ce que je pense qu'il pense que je pense que... Thomas Schelling, dont *The Strategy*

of Conflict traite de ce modèle, prend en exemple la situation suivante :

Si un homme et une femme se perdent dans un grand magasin sans qu'ils se soient préalablement mis d'accord sur un lieu de rencontre en pareille éventualité, ils ont de bonnes chances de se retrouver. Chacun pensera vraisemblablement à un lieu évident, si évident que chacun est certain que l'autre est certain qu'il leur est à tous deux « évident ». L'un ne se contente pas de prédire où ira l'autre, puisque l'autre ira où il prédit qu'il ira le premier, à savoir tout endroit où le premier prédit que le second prédit qu'il ira le premier, et ainsi de suite *ad infinitum*. Non pas « Qu'est-ce que je ferais si j'étais elle? » mais « Qu'est-ce que je ferais si j'étais elle se demandant ce qu'elle ferait si elle était moi me demandant ce que je ferais si j'étais elle...? » [155]

Pour réussir, une décision interdépendante, prise sans communication directe, doit être fondée sur quelque « vision du monde » commune aux parties en présence, quelque hypothèse tacitement partagée, ou quelque élément qui par son évidence, sa prééminence physique ou métaphorique, ou une autre qualité unique, se dégage suffisamment des autres possibilités présentes. Schelling suggère qu'une fantaisie pourra envoyer l'homme et sa femme au Bureau des objets trouvés, mais on a le droit de penser que si l'un des deux ne partagerait pas le sens de l'humour de l'autre, ce n'est pas de cette façon qu'ils se retrouveraient.

Supposons, pour prendre un autre exemple, que deux agents secrets doivent se rencontrer pour une mission de la plus haute importance, et que pour une certaine raison ils connaissent le lieu mais pas l'heure de la rencontre. Étant entendu qu'il leur est beaucoup trop risqué de rôder dans les parages pendant vingt-quatre heures, comment vont-ils s'y prendre? Quelle est, devront-ils se demander tous deux, l'heure que l'autre considérera que je considère qu'il considère comme la plus évidente? Dans ce cas, la réponse est relativement simple. Dans le cours d'une journée de vingt-quatre heures, seuls deux moments se dégagent nettement, parmi toutes les autres heures : midi et

LA DÉSINFORMATION

minuit. Il serait complètement stupide d'attendre la venue de l'autre à une heure qui paraîtrait à *soi-même* (pour une raison personnelle, quelle qu'elle soit) la plus évidente ou la plus pratique — à moins bien sûr d'être averti d'une préférence de l'autre. Imaginons maintenant que le lieu du rendez-vous n'a pas été convenu non plus. La tâche des agents s'en trouve grandement compliquée, mais pas nécessairement impossible. Même une grande cité, sans parler d'une petite ville ou d'une région rurale, possède dans sa topographie des endroits qui sautent littéralement aux yeux et se présentent ainsi d'eux-mêmes comme les lieux de rencontre les plus évidents : un grand pont, le plus haut immeuble, le square central. Là encore, les deux agents devront résister à la tentation naïve d'attendre tout bonnement à un endroit qui pour des raisons personnelles, idiosyncratiques, leur semble le mieux convenir.

Il n'est pas aisé de déterminer la prééminence dans des décisions interdépendantes, comme l'a montré Schelling au moyen d'une expérience simple [156]. On soumet à un groupe d'individus les nombres 7, 100, 13, 99, 261, 555, en leur promettant une grosse somme d'argent s'ils choisissent tous le même nombre sans se concerter.

Lequel de ces six nombres est prééminent, et donc le choix correct pour une décision commune? Il devrait être (mais n'est pas habituellement) immédiatement évident à tous les participants que leurs associations *personnelles* ne peuvent en aucune façon servir à leur décision interdépendante. Pour certaines personnes, 7 et 13 sont grandement chargés de superstition, mais même parmi eux il y a des différences d'opinion quant à savoir lequel porte bonheur ou malheur. A d'autres plus rationalistes, le nombre 100 semble s'offrir comme le carré de 10; mais d'autres encore pourront trouver 555 plus satisfaisant et symétrique.

Alors, lequel est-ce? La plupart des lecteurs protesteront sans doute avec véhémence; mais il y a en réalité un nombre et un seul qui dans le contexte des cinq autres est indéniablement prééminent, quoiqu'il soit *négligemment* : 261. C'est le seul des six auquel ne soit attaché aucune superstition, croyance populaire ou rationalisation, le seul nombre « sans sens » (à moins qu'il ne fasse partie, disons de votre adresse ou de votre numéro de

L'INTERDÉPENDANCE

téléphone, ce qui lui conférerait difficilement une prééminence universelle), et c'est cette *absence* de sens particulier qui le désigne. Si le lecteur peut donner son accord à ce raisonnement, il verra que les décisions interdépendantes sont subtiles et demandent beaucoup de réflexion sur la réflexion.